

Tout me revient à la fin



Pascal Lantran

www.plume-direct.fr

www.plume-direct.fr

Date de publication : 17/07/2010

ISBN : **978-2-9534938-N-2.025**

Tous droits réservés®

Je gagne ma vie comme je peux, je vole et je revends, cela ne rapporte pas grand-chose, mais je ne sais pas faire mieux. Je ne gagne pas vraiment ma vie, en fait, je chaparde ma survie. Ce n'est pas glorieux, juste un mal nécessaire.

La bicyclette, je ne l'ai pas volée, je l'ai achetée honnêtement un jour de chance, un jour où, dans un sac à main bêtement abandonné sur une chaise, à la terrasse d'un café, j'ai presque trouvé la fortune. La bicyclette, c'est une sorte d'investissement. Elle me permet d'agrandir considérablement mon terrain de chasse, et de quitter rapidement les lieux. Financièrement, cela ne rapporte pas plus, mais question sécurité, c'est un atout incomparable.

Le temps était clément ce matin, frais encore, mais prometteur. Je suis parti en repérage à l'extérieur de la ville, de l'autre côté du fleuve, en exploration dans des villages que je n'ai pas encore écumés, juste pour voir s'il y avait quelque chose à y faire, un de ces jours. Je n'ai rien trouvé qui vaille le déplacement, ça ne m'intéresse pas, de voler des poules ou des draps étendus à sécher dans les jardins. J'ai suivi le cours de l'eau, là où la route, pour ne pas s'égarer dans les brouillards matinaux, ne s'éloigne jamais trop de l'ancien chemin de halage. J'ai roulé sans croiser personne, dans les brumes qui s'accrochent aux joncs et aux iris d'eau pour résister aux timides assauts d'un soleil timoré. Et au sortir d'une nappe plus consistante que les autres, je me suis retrouvé là, au carrefour.

À droite, il y a un pont qui doit ramener peu ou prou à la ville, si je me repère correctement, en tout cas sur la bonne berge. En face, la petite route se poursuit, sans que l'on sache où elle mène. Il n'y a aucun panneau indicateur dans ce coin, comme si ces routes n'avaient pas vocation à être empruntées. Et à gauche, il y a cette drôle de vieille bicoque, de pierre et de bois, à la devanture peinte en vert. Posé sur un

appui de fenêtre, un écriteau affirme l'entrée libre. La porte est ouverte. Il n'y a pas de portique électronique; si je me débrouille bien, et si j'emporte quelque chose, je ne me ferai pas prendre.

J'entre calmement, comme un randonneur cycliste qui pose pied à terre par simple curiosité, comme un chaland ordinaire qui ne cherche rien de précis et qui jettera son dévolu sur n'importe quoi pourvu que l'impulsion lui vienne, ce que je suis, finalement, sauf que je n'ai pas l'intention de payer. Près de la porte, assis sur une vieille chaise cannelée, un petit homme bouquine, presque caché derrière une antique caisse enregistreuse. Je marmonne un "bonjour", il me jette un œil par-dessus ses petites lunettes, me rend mon salut sur le même ton, et il replonge dans sa lecture. Je ne semble pas l'intéresser. La désillusion, peut-être. Les visiteurs doivent être rares, de ce côté du fleuve, les acheteurs encore plus. Sans doute n'a-t-il pas besoin de cela pour vivre, sûrement n'est-ce qu'un passe-temps. Heureux homme dont l'unique souci est de veiller négligemment sur un incroyable capharnaüm. Il y a là toutes sortes d'objets qui ne semblent avoir en commun que d'être vieux et poussiéreux. Des masques grimacent aux murs, des pendules arrêtées marquent des heures immobiles, des porcelaines jaunissent, des bibelots palissent, tandis qu'au plafond, les araignées tissent leurs toiles entre les mailles d'un filet de pêche effiloché. Dans ce fatras hétéroclite, je cherche ce que je pourrais dérober discrètement et revendre rapidement. Quelque chose de pas trop gros et d'assez cher. Les livres ne valent rien, sauf peut-être ce très vieux volume à couverture de cuir, dont la crasse a mangé le titre. Les collectionneurs raffolent de ces ouvrages dont le papier est si fin et l'encre si ancienne que l'on croirait qu'ils vont tomber en cendres au moindre souffle. Celui-ci n'est pas trop gros, et là où je suis, le brocanteur ne peut pas me voir, pour peu qu'il ait seulement l'intention de me surveiller. Quoi d'autre ? Ces stylos feront l'affaire. Je vérifie rapidement que leur plume est en or et en bon état. Je devrais en tirer un prix raisonnable. Quoi encore ? Rien, il y a du bruit, un autre client vient

d'entrer, je l'entends discuter avec le petit homme. C'est le bon moment pour partir. Mon butin est bien dissimulé sous mon blouson, parfaitement invisible. J'avance nonchalamment vers la sortie, de l'air du visiteur qui n'a pas trouvé ce que de toute façon il ne cherchait pas et qui n'en tiendra rigueur à personne. Le petit homme, tout à sa conversation, ne me regarde pas. Il ne remarque même pas que je sursaute à la vue du trophée hideux qui surplombe la porte, et que je n'avais pas pu voir en entrant : un énorme crâne d'animal, cornu comme une chèvre, trop gros pour que ce soit le cas, surmonté d'une étrange devise : "tout me revient à la fin". Il faudrait être fou pour vouloir de ça chez soi, même par pure provocation. Ce ne sont pas les fous qui manquent, certes, mais je ne crois pas en être; c'est une autre bonne raison de ne pas m'attarder ici.

Je sors aussi calmement que possible. Ce n'est pas d'être en possession d'objets fraîchement volés qui me rend nerveux, seulement que la vue de cette tête monstrueuse m'a troublé. C'est idiot, ce n'est qu'une vieillerie de plus, posée là parce qu'elle ne tenait pas sur une étagère, ne rentrait pas dans un carton, et n'avait sa place ni sur une pile, ni dans un tas. Quand même, elle impressionne. Peut-être est-elle placée là sciemment, pour effrayer les voleurs. En tout cas, ça ne marche pas sur moi. Je détache ma bicyclette sans hâte, pour ne pas attirer l'attention. Je ne suis qu'un cycliste en promenade, même si je n'ai guère envie de musarder ici. Je m'engage sur le pont qui fait face à la boutique; c'est le plus court chemin pour regagner la ville. Avant midi, j'aurai refourgué mes trouvailles à un antiquaire de mes connaissances, un peu pingre, mais pas regardant. La brume ne s'est pas levée, mais le soleil impatient la perce de ses rayons. Je roule dans un éblouissant bain de lumière. C'est bien ma veine, ne pas voir le soleil et l'avoir à ce point dans les yeux. Je dois m'arrêter, faire une pause et regarder ailleurs. Je ne risque rien, le brouillard me tient hors de vue du brocanteur. Je suis calme, maintenant, comme repus, je ne crains rien, je me sens insoupçonné, à peine coupable, pas vu, pas pris. Je devine plus bas le flot boueux et tranquille

du fleuve, je me souviens de ces histoires de trolls et de croque-mitaines tapis sous les ponts que l'on me racontait lorsque j'étais enfant, et qui ne m'effrayaient même pas. Je reprends ma route avec entrain, légèrement euphorique, un peu ivre de lumière, je pédale souplement, j'avance sans effort, comme poussé par une imperceptible brise; le bout du pont semble venir tout seul à moi. Voilà, ma traversée est terminée. Ce côté du pont ressemble étonnamment à celui que j'ai quitté : même petite route à droite et à gauche, et là aussi une vieille maison reconvertie en bric-à-brac. Mais non! Suis-je bête! C'est celle de tout à l'heure! Comme un imbécile, je suis reparti dans le mauvais sens après m'être arrêté au milieu du pont.

Sur le seuil de son échoppe, le petit homme discute avec son client, mais je crois bien qu'il m'a vu, il m'observe fixement, bizarrement. À moins qu'il soit lui aussi aveuglé par la brume scintillante. Je ne vais pas le lui demander, je dois déguerpir au plus vite. Je fais demi-tour aussi promptement qu'on le puisse lorsque l'on feint l'innocence et la décontraction, j'appuie plus fort sur les pédales, j'essaie de distinguer l'autre rive, mais cette satanée lumière m'éblouit toujours. En un sens, c'est bon signe, je suis dans la bonne direction et cette fois, pas question de faire une halte et de prendre le risque de repartir dans le mauvais sens, ce n'est pas le moment de traîner, pas le moment de s'arrêter, même pour replacer le livre qui, sous mon blouson, a pris une mauvaise position et dont un coin m'enfoncé l'estomac. Bientôt le bout du pont, bientôt je me réfugierai dans les ruelles de la ville. Bientôt le bout de ce pont qui semble ne pas avoir de fin. Depuis combien de temps suis-je là à le traverser ? Je n'en sais rien. Je regarde ma montre, elle est arrêtée, l'humidité persistante a eu raison du mécanisme électrique. Saletés de montres modernes! Si je gagne assez d'argent sur ce coup, j'achète une vieille montre à remontoir, il n'y a que ça de vrai. Bientôt le bout du pont...

Je reconnais sans peine la façade verte. Ça ne peut pas être possible, ce n'est pas la même bien qu'elle ressemble exactement à l'autre. D'ailleurs, il n'y a pas de route transversale de ce côté du pont, il n'y a rien que cette bicoque, c'est un cul-de-sac. J'ai pris un pont en impasse avec au bout une boutique d'antiquités et devant la porte... Non! Il est là, le petit homme! Demi-tour! Tant pis s'il est aussi à l'autre bout du pont, tant pis s'il est partout à la fois, à l'autre bout, il y a la route par laquelle je suis arrivé, je n'aurais qu'à passer le plus vite possible devant lui, tourner à gauche, et m'échapper par où je suis arrivé! Vite! Vite! Mais bon sang que ce pont est long, ce n'est pas imaginable! Et toujours cette lumière aveuglante, quel que soit le sens dans lequel on aille. Le livre me gêne de plus en plus, je ne l'aurai pas volé, celui-là, enfin, façon de parler. Je dois me concentrer sur mon rythme, ne pas faiblir, accélérer si je peux, je vois le bout du pont, maintenant, je vois la maison verte, je vois le petit homme qui me regarde arriver en souriant. Il s'amuse, c'est clair, il se moque de moi, il savoure mon désarroi. Il ne peut pas être partout à la fois, il ne peut pas transporter son magasin et tout le fourbi qu'il contient comme cela, d'un claquement de doigts. Cette farce le réjouit certainement, mais pour moi, elle a assez duré. Si tu crois que je vais m'arrêter, petit homme, tu te trompes méchamment, parce que la route à gauche, tu l'as bien vue, la route à gauche, hé bien je vais...

Il n'y a pas de route, à gauche. Ni à droite. Je freine en catastrophe. Catastrophe, c'est bien le mot. Le brocanteur, d'un geste, m'invite à le rejoindre. Je peux encore m'échapper. À bicyclette, même fatigué, je serai plus rapide que lui. Mais à quoi ça sert, s'il m'attend de l'autre côté du pont ? Je vais devoir reconnaître ma défaite. J'avance, il me fait signe d'entrer, je le suis dans la boutique.

"Vous avez quelque chose pour moi, je crois, dit-il en souriant toujours, cherchez bien, là, sous votre vêtement."

Je suis vaincu, je dois me rendre, je dois tout rendre. Je sors les stylos, les lui tends. S'il s'en contente, je sauve le livre, il m'a assez fait souffrir, celui-là.

"Vous oubliez le principal."

On ne peut donc rien lui cacher. Je restitue le livre aussi. Comment fait-il ?

"Comment je fais ?"

C'est incroyable, je n'ai pas posé cette question, j'en suis certain, je l'ai pensée mais je n'ai pas parlé.

"Je ne fais rien, c'est le livre qui fait tout."

Il l'ouvre, me montre le titre : "L'éternel retour". Et alors ?

"Vous souhaitez peut-être l'acquérir ? Il est assez cher, bien sûr, c'est une pièce rarissime."

De la tête, je fais signe que non.

"Vous avez peut-être besoin d'une montre ? Non ? Ou de cet objet, là ?"

Du doigt, il désigne le haut de la porte. L'horrible tête cornue a disparu. À sa place, il y a maintenant un crâne humain, exposé dans un reliquaire ajouré de style gothique et orné d'une inscription en lettres noires : "Je n'oublie personne". Non, je ne veux pas de cette allégorie macabre, je ne veux rien du tout, je veux seulement partir, rentrer chez moi. Je sors à reculons, le petit homme ne me suit pas, il a repris sa place derrière la caisse enregistreuse.

Ma bicyclette a disparu. Je suis au fond d'une impasse, au bout d'un pont immense, et on a volé mon vélo. À moins qu'il ne soit de l'autre côté, qui sait. Je vais marcher, tant pis. Sale journée. Le soleil aussi a abandonné la lutte, il ne reste que la brume qui s'épaissit. Je m'engage sur le pont. En dessous, j'entends du bruit, celui que ferait un gros animal qui s'agiterait dans l'eau peu profonde. Un gros animal, ou autre chose, un troll, un croque-mitaine. Le brouillard s'est refermé sur moi.